

STEREOTYPES SOCIAUX ET LINGUISTIQUES DANS LA SOCIETE GABONAISE: ETUDE DE SOCIOLINGUISTIQUE URBAINE

DR FIRMIN MOUSSOUNDAL BOUANGA
DEPARTEMENT DES SCIENCES DU LANGAGE
FLSH, UOB

Introduction

Libreville est un espace des conduites sociales et linguistiques, un Gabon en abrégé dans lequel chaque habitant de Libreville exprime des représentations individuelles ou collectives¹ quant à la pratique de sa langue ou de celle de ses concitoyens. Le Librevillois partage ses représentations sociales avec les autres membres de son clan, de son lignage ou de sa communauté linguistique (village, ville), voire avec sa bande de pairs (ville). Cette façon de se représenter son semblable, reçue des parents ou de la société, structure son expérience de la vie et l'accompagne, le fortifie quant à son positionnement dans le monde. Marquons d'abord un arrêt pour connaître l'origine de la notion de représentation, à la base de cet examen. « Cette notion de représentation dont la paternité revient à E. Durkheim doit largement sa fortune à la psychologie sociale et, en particulier aux travaux de P. Moscovici et à toute une tendance de cette branche de la psychologie qui étudie, précisément les représentations sociales » (Boyer 1966 : 15).

Pour Jodelet (1989) une représentation sociale est « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social ».

Au fur et à mesure de l'évolution scientifique, la notion a intégré les Sciences du Langage en associant les mots tels que : « imaginaire » et « linguistique », « attitude » et « linguistique », « idéologies » et « linguistiques », etc. Comme le rappelle cette assertion : « Un certain nombre de chercheurs² ont tenté de donner un statut théorique et méthodologique à cette notion, sous diverses appellations : &imaginaire linguistique&, &attitudes linguistiques&, &représentations sociolinguistiques&, &idéologies linguistiques& »³.

D'autres ont diversement manipulé la notion de représentation et l'ont définitivement incluse dans la littérature sociolinguistique à travers les écrits

¹Des stéréotypes ou des images qui ont été forgées dans son ethnie, par clan pour se moquer des autres.

²Bourdieu (1979).

³Idem Boyer, p. 15.

de : Nicole Gueunier, cité par Marie-Louise Moreau (1987 : 246-252), Labov (1972), Lafontaine (1986) et Calvet (2002).

En sociolinguistique, l'étude de cette notion «s'est surtout centrée sur la question des contacts de langues ou de registres d'une même langue : langue standard vs dialectes ou créoles, langues majoritaires vs minoritaires, registres stylistiques différents selon les situations plus ou moins contrôlées ou défendues ». (Nicole Gueunier, cité par Marie-Louise Moreau 1987 : 247).

De manière générale, les représentations linguistiques sont les différentes images ou divers types de clichés reproduisant des attitudes stigmatisées, une façon d'être, de parler d'une personne ou d'une communauté sociale. Une fois qu'une image a été notée, le locuteur classe ses interlocuteurs dans des catégorisations sociolinguistiques (langue des villageois, des barbares, des attardés, ...) associées à un comportement linguistique retraçant ainsi la production des attitudes (accent, ton, image de la langue).

Rappelons que certaines confusions avec des notions proches comme les attitudes, les préjugés et les stéréotypes ont été signalés ainsi qu'il suit :

-«longtemps, la notion de représentation linguistique s'est confondue avec celle d'attitude. (...) la notion d'attitude linguistique s'est développée à partir des recherches de Lambert (bien synthétisées par Lafontaine, 1986) sur la psychologie du bilinguisme au Canada, ressortit davantage aux théories et aux méthodes de la psychologie sociale, alors que celle de représentation doit plus à l'étude contrastive des cultures et des identités et relèverait plutôt de concepts et de méthodes ethnologiques »⁴ ;

-selon J.-P. Leyens (1979), cité par Mannoni (1998 : 25), « il y a fort à parier que les préjugés raciaux fonctionnent suivant le schéma du conditionnement classique. Ces préjugés (les Italiens sont paresseux, les Français sont sales, les Juifs sont avares, les Polonais sont des ivrognes) n'ont pas besoin d'être enseignés de façon délibérée ».

Dans le cadre de notre étude, nous avons noté de nombreux préjugés raciaux qui abondent dans la société gabonaise constitués par des jugements pré-élaborés des communautés de locuteurs.

La citation de Mannoni (1998 : 24) illustre bien la valeur d'un préjugé :

-«le préjugé ressortit de ce point de vue à une espèce de convention sociale qui intéresse tout particulièrement certaines questions et se présente ainsi comme une élaboration mentale simple et unifiée valant pour tous les membres du groupe (...) comme cette idée reçue a ses sources cachées dans la conscience collective, elle reçoit sa caution du groupe pour l'accord spontané de chacun de ses membres, elle acquiert une espèce d'évidence qui s'impose à la connaissance et tient lieu de toute délibération».

Les représentations linguistiques sont faites d'images et de clichés, de préjugés et de stéréotypes, d'opinions et d'attitudes, etc.

Notre contribution vise à révéler les perceptions qu'ont les Librevillois sur la façon de parler, de se tenir, de s'organiser, ... des habitants de Libreville issus d'autres groupes ethniques. Ces comportements observés par

⁴Op. cit. Nicole Guenier cité par Marie-Louise Moreau, p. 248.

Les habitants de Libreville suscitent des railleries, commentaires et persiflages. Il est quelquefois des faits socialement partagés, exprimés par les uns comme par les autres, qui contribuent à altérer une vision globale des ensembles socio-ethniques. Dans le cadre de cette étude, il est question d'examiner les énoncés des Librevillois facétieux afin d'expliquer le comportement linguistique de ces étudiants à l'endroit de leurs condisciples.

1. Hypothèse

Les études menées en milieu gabonais dans le cadre des représentations linguistiques permettent de divulguer les attitudes, les préjugés de différents Librevillois dans un environnement social, urbanisé et convenu. Ces représentations linguistiques sont à la base de la formation des groupes de pairs comme c'est le cas dans le 3^e arrondissement. Les représentations linguistiques influencent les rapports sociaux établis par les Librevillois. Par le biais de la perception, elles affinent, organisent ou désunissent des relations entre concitoyens. La pluralité des faits portant sur les représentations linguistiques édictées ici et là ne rendent-ils pas compte des traits des peuples indexés ?

Nous notons que le positionnement des uns et des autres dans le 3^e arrondissement est associé aux préjugés ainsi qu'aux stéréotypes, au désir d'apprendre quelques bribes de la langue de l'autre. Les représentations linguistiques jouent, à cet effet, un rôle central dans l'établissement, l'affermissement de l'amitié entre différents locuteurs. Elles rendent compte à la fois de ce que l'autre pense de son compère. Elles lient les images sur les pratiques des langues donnant ainsi un caractère exceptionnel dans les processus d'activation des langues à petite/grande diffusion forgeant, par conséquent des stéréotypes et des préjugés.

Ces gouailleries engendrent/déclenchent des rires étouffés. En réalité, il n'est pas question de savoir si le propos, à l'origine du sarcasme est « fondé ». On note seulement qu'il provoque, véhicule plusieurs images dans l'esprit du récepteur, suscite soit l'adhésion, soit la meurtrissure des autres condisciples, affectant des relations entre groupes de pairs. Ces gestes sont quelque fois perçus en situation formelle/informelle. C'est le cas de certaines scènes que nous avons vécues, en classe, dans le cadre de notre enquête par observation non participative.

2. Enquête par observation participante

Nous avons choisi d'aborder le terrain en menant une observation non participante en contexte informel dans le 3^e arrondissement, espace populaire par excellence.

2.1. Déroulement et conditions de l'enquête par observation participante

Notre enquête a commencé au début du second semestre 2012, pendant les campagnes de sensibilisation sur le Sida que nous effectuons dans le 3^e arrondissement. Ces campagnes ont bien facilité la collecte des données. Les thèmes que nous abordions tels que : fidélité et responsabilité (...) ont également rendu possible l'enregistrement des faits langagiers. L'enquête a consisté à glaner des informations en intégrant les contextes qui les ont produits. Il s'est agi des railleries entre locuteurs, liées aux diverses appartenances ethniques et sociales. Deux mois et demi ont été nécessaires pour collecter ces faits de langues.

2.2. Nombre d'enquêtés et lieu d'enquête

Nos enquêtés sont de deux sexes. « Chauds », spontanés et perturbateurs, ils sont particulièrement railleurs pendant les campagnes. Ils se familiarisent facilement avec les autres habitants du 3^e arrondissement, égayant souvent les campagnes afin de les rendre plus intéressantes. 30 enquêtés dont 19 filles et 11 garçons ont participé à cette enquête. Notre enquête a été réalisée dans le 3^e arrondissement. « Le 3^e arrondissement compte une quinzaine de quartiers sous-intégrés. En voici quelques-uns : Belle-vue 1 et 2, Kinguélé, Akimindjogoni, Likouala, Mossaka, Nomba-Akélé, les Akébé (Ville, Plaine, Frontière, Poteau, Pont-d'Akébé), Venez-Voir, La Peyrie, etc. (Moussoundalbouanga 2011). Ce tableau n°1 suivant reprend la répartition présentée.

2.3. Corpus

En raison de la vivacité et de la dynamique des pratiques linguistiques « en live », nous avons voulu être plus près des faits langagiers afin de les faire apparaître sans ambages. Nous relevons des faits empiriques tels qu'ils sont utilisés tous les jours par les habitants du 3^e arrondissement. Ils sont associés au langage stigmatisé, instinctif et impulsif. Plusieurs expressions ont été énoncées et proférées par les enquêtés frisant des relents de tribalisme, que nous allons découvrir dans la partie réservée à l'analyse.

2.4. Variables visées

Une variable se définit comme « une application à valeurs dans un ensemble d'observables ». (Lebaron 2009 : 115). Elle est liée à l'observable et intervient dans les explications des conduites ou des opinions réalisées par les enquêtés. Elle est essentielle à l'analyse et à l'interprétation des données. Dans le cadre de notre étude, nous avons noté 3 types de variables :

- la variable ethnique ;
- la variable sexe ;

-la variable 3^e arrondissement.

Au tout début de notre étude, la variable ethnie n'était pas d'abord prise en compte. Mais, au fur et à mesure de l'enquête, elle s'est révélée importante étant donné que les blagues et moqueries enregistrées portaient toutes sur les ethnies des locuteurs raillés.

La variable sexe est également apparue incontournable, dans la mesure plusieurs farces relevées ont touché à cette question. Elle était parfois mise en équation avec la position sociale des enquêtés.

La variable 3^e arrondissement n'est pas ici considérée comme une variable centrale et pertinente. Mais elle permet de désigner une catégorie de locuteurs sans conséquence sur les données à obtenir. Elle est perçue comme un indice pouvant signaler tout simplement la situation d'enquête. Nous pensons que les autres enquêtés des autres arrondissements peuvent véhiculer à peu près les mêmes types d'images puisque la plupart des représentations linguistiques sont ancrées dans la société gabonaise.

3. Méthodologie en sociolinguistique urbaine

La sociolinguistique étudie, de manière générale, des variétés de langues ainsi que leurs fonctions par le biais des locuteurs. Elle s'efforce de découvrir les facteurs à l'origine de la modification des pratiques entre jeunes et vieux, femmes et hommes, etc. Elle s'attache à examiner l'espace dans lequel le locuteur évolue et divulgue son vécu en le plaçant dans des configurations sociolinguistiques urbaines ou en voie d'urbanisation, résultat d'une variété de pratique discursive.

Notre optique est plus spécialement liée à la sociolinguistique urbaine. Notre approche est micro ; elle indique les rapports sociaux urbains portant sur les liens entre la langue et la société tels que les représentations linguistiques, notion centrale de cette étude. Mais ces représentations linguistiques visent évidemment la perception ou comment les différents enquêtés se confrontent aux autres dans un espace urbain au regard de tous les bagages socioculturels dont ils sont dépositaires. Ils se retrouvent en situation informelle et sont vecteurs d'une mise « en mots » dans un cadre restreint telle que le 3^e arrondissement, un espace plurilingue et pluriethnique.

4. Analyses et interprétations des données

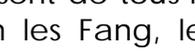
4.1. Exposition des faits liés aux représentations linguistiques

Au vu du corpus recueilli, nous entrevoyons notre analyse en rapport avec quelques groupes ethnolinguistiques et certaines langues du Gabon. Il est question d'étudier et de compiler un éventail, une gamme de faits langagiers extraits des représentations linguistiques. Notre examen va d'abord porter sur le groupe ethnolinguistique de manière générale (variables ethnique et sexe), puis exposer, scruter à l'intérieur de celui-ci, les différents rapports et opinions dégagés par les locuteurs. A la fin, une synthèse et une critique des représentations linguistiques sont menées.

Toutes les langues endogènes présentes en territoire gabonais font partie du rameau ouest bantou, à l'exception du haoussa⁵ et dubaka. Le baka, parleroubanguien, est utilisé par les populations pygmées dans les alentours de Minvoul⁶. Dans sa classification, Guthrie (1967) a ordonné et étiqueté plus d'une vingtaine de langues en zones A, B et H.

« La zone A commence au centre du Cameroun et intègre une partie du Sud-Ouest centrafricain, le nord du Gabon et l'extrême nord du Congo Brazzaville (...). La zone B est essentiellement gabonaise, elle prend la suite de la zone A et comprend tout le Gabon sauf l'extrême Nord et l'extrême Sud-Ouest (...). La zone H est représentée marginalement sur la côte méridionale occidentale du Gabon avec un dialecte vili (H10). (Mouguiama-Daouda 2007: 129-130).

Nous nous servons de la classification de Mouguiama-Daouda (2007 : 128-139) pour mêler les préjugés et les stéréotypes des enquêtés. Nous déclinons notre série des faits de langues ainsi qu'il suit :

Nous commençons notre analyse avec le groupe ethnique A70 composé des dialectes tels que : A75a okak (fang-okak), A75b atsi (fang-atsi), A75c mekaa (fang-meke), A75d mvai (fang-mvai), A75e ntumu (fang-ntumu), A75f nzaman (fang-nzaman). Ce groupe A75 est formé des Fang. Il compte 258 601 membres. Il est le plus important au Gabon. Les membres de ce groupe parlent la langue fang. Les Fang disent de tous les autres Gabonais qu'ils sont des bilops . Selon les Fang, les autres Gabonais parlent pour ne rien dire, d'où le terme bilop. Les autres citoyens le leur rendent en soutenant qu'ils sont belliqueux et par essence batailleurs. Lors des mariages, ils dépouillent d'abord leur gendre en érigeant des barrières. Ensuite, ils réclament une dot élevée. Les filles fang, en général, aiment ensorceler les hommes qu'elles épousent dans le tobeghesi .

A l'intérieur de ce groupe A 75, les locuteurs des autres dialectes déclarent que les locutrices du fang-ntumu sont matérialistes, spécifiquement les filles d'Oyem et celles de Bitam⁸. D'ailleurs, ces filles le revendiquent pendant les cérémonies de mariages : quand elles s'estiment « belles », ou « intellectuelles », leur dot doit être estimée à des millions de francs C.F.A. Par extension, les Fang nzaman, atsi et meke sont appelés bilops par les Fang ntumu, mvai et okak parce qu'ils habitent aux voisinages des autres Gabonais. Le parler des premiers (nzaman, atsi et meke) est estimé contaminé des mots d'autres langues gabonaises par les seconds (ntumu, mvai et okak).

Les filles de Mitzi racontent que les filles de Bitam ternissent l'image de la femme fang en raison de leur insolence méprisante jointe à des manières impérieuses. Les Fang nzaman de Makokou, plus particulièrement ceux d'Ovan, seraient des ivrognes, non instruits, initiés par les Kota, adeptes de Bacchus par essence.

⁵ Langue camerounaise.

⁶Cf la province du Woleu-Ntem.

⁷Médicament pour envoûter les hommes.

⁸ Nord du Gabon.

Les filles de Mitzic craignent les hommes de Minvoul qui useraient facilement du couteau pour assassiner leurs compagnes. Par contre, les Minvouloises seraient des calculatrices, aimant faire les projets sur les poches des autres.

D'après les filles fang, les filles des autres groupes linguistiques, les non Fang seraient intéressées, « accros » au sexe. Leur vie se résumerait à manger, boire et dormir. Elles ne soutiendraient pas leurs époux dans leurs différents projets. Elles manqueraient d'ambition, quand il leur suffirait de partager la vie avec un homme, pour se dire qu'elles sont déjà en mariage. Les Fang pensent que les Punu sont des vantards, des hâbleurs de la pure espèce.

Nous remarquons que la majeure partie des énoncés recueillis porte sur les stéréotypes constituant un aspect singulier de verbalisation. Ces énoncés sont divulgués par des membres de différentes communautés linguistiques au sens de Labov autour des faits observés par eux pour situer l'autre dans sa différence.

Il y a de cela un demi-siècle, on disait que les Fang étaient des « anthropophages ». Les mariages Nord-Sud étaient presque impossibles. Les parents du Sud hésitaient et craignaient de donner leur fille en mariage aux Fang du Nord au risque de la voir finir dans une marmite. Au regard des contacts sociaux, la peur de l'homme du Nord s'est presque stoppée. Aujourd'hui, on assiste à une prolifération de mariages entre les populations du Nord et celles du Sud. Ces représentations linguistiques qui ont émergé sont renforcées au gré des rumeurs. Par le biais des brassages des populations, les rumeurs ont été dissipées parce qu'elles paraissaient dissonantes dans le système de croyance qui mine la gabonité. Ce terme « anthropophage » a joué tout de même un rôle principal dans la dynamique de croyance des autres Gabonais.

Le groupe ethnique B 10 renferme également des dialectes comme le mpongwe (B11a), l'orungu (B11b), le galwa (B11c), l'adjumba (B11d), le nkomi (B11e) et l'enenga (B11f). Ce groupe B 10 est composé des Myénè. Les locuteurs sont évalués à 71 251 membres. Les myéné habitant Port-Gentil, particulièrement les Orungu et les Nkomi, confient que les autres Gabonais sont des « Anongoma ».

Cette idée a vu le jour autour des années 1970, lorsque les autres Gabonais ont migré à Port-Gentil pour travailler dans les entreprises pétrolières avides d'une main d'œuvre endogène. Les Orungu et les Nkomi se considérant comme les réels autochtones, ils déclarent que les autres font partie des populations flottantes, sans racines. Les Myéné des côtes atlantiques tels que les Myéné-mpongwe vivant à Libreville depuis le XV^e siècle estiment être des « Blancs »¹⁰. Il en est de même des Orungu, originaires du Cap Lopez et des Nkomi, autochtones du Fernan Vaz dans la province de l'Ogooué Maritime.

Le groupe ethnique sira-punu est estimé à 241 954 locuteurs. Il est le deuxième groupe ethnolinguistique au Gabon. Il est constitué des langues

⁹ Etrangers.

¹⁰ Ils ont assisté à l'abordage des côtes gabonaises par les explorateurs portugais en 1472.

comme le gisira (B41), le isangu (B42), le ipunu (B43), le ilumbu (B44), le ibwisi (B401), le givarama (B402), le givungu (B403), le ngubi (B404), le irimba (B405).

Tous les membres de ce groupe, auquel il faut ajouter le groupe nzebi trouvent que les Fang parlent comme des corbeaux. D'après eux, les Fang réaliseraient l'ensemble de leurs énoncés en les nasillant. Comme illustration, ils pensent notamment aux acquiescements caractéristiques du type: [ʃ □ ʃ □ ʃ □ ou ʃ □ ʃ □ ʃ □]. Le même groupe sira-punu désigne que les Téké et les Obambapar le terme de tchéletchéle [ʃ □ ʃ □ ʃ □]. De leurs paroles, le groupe sira-punu pense entendre seulement « tchéletchéle » ou « ndjèlèndjèlè » [ʃ □ ʃ □ ʃ □] comme mot récurrent. Les Myéné, d'après les Sira-punu, imitent de manière grotesque les Blancs.

A l'intérieur du groupe ethnique sira-punu, les préjugés et les stéréotypes ne sont pas en reste. Les Bisira seraient oublieux, d'où l'expression: [ʃ □ ʃ □ ʃ □] utilisée à leur endroit. Dans le groupe sira-punu, les non Punu considèrent que les Punu aiment « tuer en vampire », et qu'ils transforment les « morts » en « matengu »¹². Les hommes punuseraient des « accros » du sexe, du vin de palme ainsi que dumusungu¹³.

Les Massangu, comme les Bavungu, « piègeraient » très souvent le sexe de leurs femmes d'un fusil nocturne pour les contraindre à la fidélité. Plusieurs faits ont d'ailleurs défrayé la chronique à Mouila autour des années 1990, à l'instar d'un homme punu et d'une femme musangu¹⁴ trouvés nus et « coincés », accolés comme des chiens, l'un contre l'autre, dans l'impossibilité de se défaire. Pour les « décoller », ajoute-t-on, il avait fallu attendre le retour de voyage de l'époux trompé, en l'occurrence, un Musangu. Deux jours avaient suffi à l'époux trompé pour constater l'infidélité de sa femme. Il se serait contenté de briser une tige d'allumette pour que les infidèles se défassent.

Le groupe ethnique nzebi est nommé (B50) ; il est constitué des langues comme le liduma (B51), le inzebi (B52), le itsengi (B53), le liwanzi (B501), le imwele (B502) et le vili (B503). Les membres de ce groupe sont évalués à 113 656 locuteurs. Les locuteurs nzebide la Ngounié, notamment ceux de Lébamba, Malinga et Mbigou, observent que les Nzebi de l'Ogooué-Lolo, spécialement de Pana, Koulamoutou et Bakoumba ont un langage licencieux, gaillard et cru.

Ces faits sont perçus tous les jours au niveau du langage usuel. Il est noté dans le vocabulaire alimentaire des uns et des autres, des désignations des

¹¹ Je t'avais déjà oublié.

¹² Fantôme : apparition surnaturelle, spectre, image mouvante et irrationnelle d'une personne défunte. [ʃ □ ʃ □] ou [ʃ □ ʃ □], substantif biclasse (5 et 6) attestée dans la langue ipunu. Sur le plan structurel, il est constitué d'un préfixe nominal de classe 5 [ʃ □] et d'un thème nominal simple bisyllabique + [ʃ □]. Sa flexion en nombre se déroule de la façon suivante : [ʃ □] ou [ʃ □]. Les Punu utilisent la forme du singulier comme un anthroponyme épïcène.

¹³ Boisson locale de canne à sucre et de bois amers, qui contient un fort pourcentage d'alcool.

¹⁴ Composé d'une femme musangu et d'un homme punu, tous deux infidèles.

un répertoire langagier plus ou moins important ; il est composé d'une variété d'attitudes linguistiques qui portent sur les représentations linguistiques des étudiants enquêtés. L'ensemble de cette différenciation constitue la nation gabonaise.

Conclusion

En définitive, cette étude sur les représentations linguistiques, dans le 3^e arrondissement, a permis d'évaluer les *habitus* linguistiques des enquêtés sur leur façon de voir, se représenter leurs semblables. On a reconnu à travers quelques railleries certaines communautés ethniques gabonaises. Ces pratiques sociales se rapportent à un ethnolecte. C'est un ensemble d'expressions axées sur les ethnies qui ont été investiguées. Notre optique de recherche nous a amené à relier les aspects sociolinguistiques aux facteurs extralinguistiques que sont la variable sexe et la variable ethnie. Sans nier le fait que chaque locuteur taquin est un représentant de la communauté produisant un comportement, une posture l'incluant dans un ensemble communautaire et social.

Toutefois, les faits constitutifs de ce corpus semblent répondre aux aspirations, voire aux besoins linguistiques qui ont permis de nommer chez l'autre ce qui dérange, ce qui est contraire au bien-pensant. Cela est le fruit d'une fréquence de productions langagières montrant que les stéréotypes ou les préjugés sont pratiquement ancrés au sein de la communauté pourfendeuse au vu des différents comportements langagiers observés.

Références bibliographiques

- Berthier N., 2000, *Les techniques d'enquête, méthode et exercices corrigés*, Paris, Armand Colin.
- Blanchet P., 2000, *La linguistique de terrain méthode et théorie, une approche ethno-sociolinguistique*, Rennes, PUR.
- Boyer H., (s.d.), 1996, *Sociolinguistique territoire et objets*, Lausanne/Paris, Delachaux et Niestlé.
- Calvet L.-J., 2000, *La sociolinguistique*, Paris, PUF.
- Calvet L.-J., 2002, *Le marché aux langues, les effets linguistiques de la mondialisation*, Paris, Plon.
- Calvet L.-J., 1999a, *La guerre des langues et les politiques*, Paris, Pluriel.
- Calvet L.-J., 1999b, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.
- Calvet L.-J. & Dumont P., 2002, *L'enquête sociolinguistique*, Paris, L'harmattan.
- Hombert J.-M. & Perrois L. P., 2007, « Peuples et langues » *Cœur d'Afrique, gorilles, cannibales et pygmées dans le Gabon de Paul du Chaillu*, Paris, CNRS éditions, pp. 128-139.

Gardin B., Baggioni D. & Guespin L., 1980, *Pratiques linguistiques pratiques sociales*, Paris, PUF.

Jodelet D., (dir), 1989, *Les représentations sociales*, collection Que sais-je, Paris, PUF.

Mannoni P., 1998, *Les représentations sociales*, collection Que sais-je, Paris, PUF.

Moreau M.-L. (éd.), 1997, *Sociolinguistique, concepts de base*, collection Sciences humaines, dirigée par Marc Richelle, Liège, Pierre Mardaga.

Moussoundalbouanga F., 2011, « Analyse sociolinguistique des affiches dans le 3^e arrondissement de Libreville, *Mbaandza 1*, Libreville, les éditions du Cenarest, pp. 51-73.